

Sur quelques dames du temps jadis **Une histoire féminine de la Cyrénaïque antique**

Version abrégée d'une conférence faite à Nancy le 18 mars 2008

On trouvera ci-dessous une évocation de la Cyrénaïque antique, incarnée dans quelques figures féminines, célèbres ou obscures, qui nous sont connues par des sources variées. Les textes littéraires mentionnés sont tous accessibles dans la C.U.F. (“collection Budé”). Seules sont citées in extenso les traductions d'inscriptions.

Nous appelons Cyrénaïque la partie orientale de la Libye moderne, appelée aujourd'hui Djebel Akhdar (“Montagne Verte”). Elle tire son nom de Cyrène, la première cité grecque de cette contrée, fondée vers 631 a.C. par des colons venus de Thèra (mod. Santorin), la plus méridionale des Cyclades. La fondation est exceptionnellement bien connue, grâce principalement à Hérodote, qui relate dans la seconde partie du livre IV (chap.145-205) les origines, la fondation et l'histoire des six premiers rois.

Phronimè

L'expédition fondatrice ne comportait que des hommes, conduits par un certain Battos, qui fut le premier roi de Cyrène. Selon la tradition, ces Théréens s'unirent à des femmes libyennes, appartenant aux tribus nomades qui parcouraient le pays avant leur arrivée, pour donner naissance à la première génération de Cyrénéens. Ces femmes restent pour nous totalement anonymes. En revanche, sur la mère du fondateur, Phronimè, Hérodote a recueilli à Cyrène un récit fort romanesque, qui en fait une jeune Crétoise, persécutée par une marâtre, chassée par son père et confiée à un Théréen pour être noyée et sauvée par lui (Hdt, IV, 154). Cette anecdote pourrait refléter le rôle qu'ont probablement joué des pilotes crétois dans la conduite de l'expédition.

Eryxô

Après Battos I^{er}, le Fondateur, son fils Arcésilas lui succéda. Ainsi se mit en place la dynastie des Battiades, que des rois appelés alternativement Battos et Arcésilas allaient maintenir pendant deux siècles. Arcésilas II, dit le Dur, accéda au trône vers 560. Il se brouilla avec ses frères, qui partirent fonder plus à l'Ouest la cité de Barka, avec l'aide de tribus libyennes. Une guerre s'ensuivit, Arcésilas fut tué par son frère Laarchos et sa veuve Eryxô le vengea. Face à la mention très concise d'Hdt (IV, 160), nous avons de cette femme énergique un portrait détaillé dans le traité de Plutarque *Conduites méritoires de femmes* (chap. XXV = *Mor.* 260e - 261d, tome IV CUF). Diverses versions de cette histoire ont dû circuler, avec quelques variantes. Ainsi chez Plutarque il n'est pas question de Barka et les adversaires libyens sont remplacés par des Egyptiens. Le récit met l'accent sur les qualités d'Eryxô, progressivement dévoilées. S'il y a bien guet-apens, le terme de ruse, δόλος, qu'emploie Hérodote, n'apparaît jamais. La cause d'Eryxô semble juste, puisqu'elle doit se défendre contre les prétentions de Laarchos à l'épouser. D'un point de vue juridique, elle se montre habile en associant à sa démarche ses représentants légaux, ses propres frères, et en laissant le meurtre à la main des fils d'autres victimes de Laarchos. D'un point de vue moral, ses qualités sont mises en exergue : elle est σώφρων “décente, mesurée”, φιλόανθρωπος, qui à l'époque de Plutarque signifie “généreuse, clémente” ; enfin son ἀνδρεία, “courage”, masculin par définition, est un héritage de sa mère, autre belle figure féminine de cette anecdote.

Phérétime

La reine suivante est Phérétime, épouse de Battos III le Boiteux. C'est l'incarnation de la reine-mère énergique, voire cruelle. Son époux, qui accéda au trône au milieu du VI^e s., avait dû concéder quelques réformes, donnant plus de pouvoirs au peuple —entendons, aux aristocrates. Mais leur fils Arcésilas III, quand son règne fut venu, rejeta la réforme.

Hdt IV, 162 relate comment, échouant à restaurer la pleine autorité ancestrale, il s'exila à Samos, tandis que sa mère se rendait à Chypre, auprès du roi Evelthon de Salamine. A ce dernier, elle demande une armée ; il la couvre de cadeaux divers, qui ne la satisfont pas, et finit par lui offrir un fuseau d'or et une quenouille, cadeaux plus convenables pour une femme qu'une armée. (163) Arcésilas, ayant rassemblé une armée à Samos, rentre en Cyrénaïque, en croyant que la Pythie l'y encourage. (164) Il sévit si durement contre ses opposants, qu'il doit se réfugier auprès du roi de Barka, son beau-père, en laissant sa mère gouverner à sa place. Mais il y est tué, ainsi que son beau-père. (165-167) Phérétime, qui a bel et bien gouverné à Cyrène entre temps, à la nouvelle de la mort de son fils, va se réfugier auprès du satrape d'Egypte, obtient du roi des Perses, Cambyse, une armée pour châtier les Barcéens. Après un excursus ethnologique et géographique (168-199), le récit reprend avec le siège et la prise de Barka (200-201).

La vengeance de Phérétime est implacable (202). Mais elle meurt ensuite dans les pires souffrances (203). Elle est un exemple parfait du principe moral μηδὲν ἄγαν, "Rien de trop". Sa démesure (ὑβρις) déclenche le châtement divin et son nom devient symboliquement prémonitoire, au prix d'un jeu de mot rapprochant τίσις "châtiment" de τιμή "valeur, prix, honneur" : en cherchant à rapporter l'honneur dont son fils est privé, elle se procure à elle-même le châtement.

Bérénice

Environ deux siècles après ces événements, la Cyrénaïque est à nouveau dans l'orbite de l'Egypte (non plus satrapie de l'empire perse, mais royaume des Ptolémées Lagides), depuis que les Cyrénéens ont fait en 331 allégeance à Alexandre, sur sa route vers l'oasis de Siouah.

Rappel sur les Ptolémées : Ptolémée I^{er} Sôter épousa Bérénice I^{ère}, qui avait déjà d'un premier mariage un fils, Magas. De leur union, naquit le futur Ptolémée II Philadelphe, qui fut à son tour le père du futur Ptolémée III Evergète. Quant à Magas, il eut de son épouse Apamé (une princesse de la dynastie séleucide) une fille, Bérénice, notre héroïne.

En 300, Ptolémée I^{er} envoie son beau-fils Magas réduire des troubles à Cyrène, avec le titre de gouverneur. Lors de l'avènement de son demi-frère Ptolémée II en 283, Magas entre en dissidence et se proclame roi de Cyrène. Après quelques affrontements, la réconciliation est accompagnée des fiancailles de leurs deux enfants. L'union projetée de la future reine de Cyrène avec le futur roi d'Egypte devait faire rentrer la Cyrénaïque dans le giron de l'Egypte. Ces projets sont suspendus quand Magas meurt en 250 ; Apamé rompt les fiancailles de Bérénice et la promet à Démétrios, frère du roi de Macédoine Antigone. Mais Démétrios est assassiné par Bérénice dans le lit de sa propre mère Apamé. Le projet de mariage avec le jeune Ptolémée est mis à exécution. La reine de Cyrène devient en 246 reine d'Egypte.

Bérénice II est chantée à plusieurs reprises par le poète Callimaque, un Cyrénéen de naissance, qui accomplit la plus grande partie de sa carrière à Alexandrie. Dans l'épigramme 51, bien conservée en grec, il la salue comme la quatrième Charite (Grâce). En revanche, d'un long poème célébrant la transformation en constellation d'une boucle de cheveux que la reine avait consacrée pour le succès militaire de son époux, nous n'avons que d'infimes fragments en grec. Mais nous disposons heureusement d'une traduction latine, poétique également, due à Catulle : son poème 66. Dans les v. 25-28 sont évoqués le drame d'alcôve et le *bonum facinus* de la jeune femme.

Bérénice a incontestablement joui d'une grande popularité. Des portraits lui ont été attribués, sans certitude absolue, sauf pour les profils figurant sur des monnaies.

Désormais, les reines de Cyrène se confondent avec celles d'Egypte, reçoivent un culte aux côtés de leurs époux dans les deux royaumes. Des cités refondées ou nouvellement fondées tirent leurs noms de souverains : Bérénikè est refondée au voisinage du site de l'ancienne Euespérides (moderne Benghasi) ; Taucheira est renommée Arsinoé, tout comme le port de

Barka devient une cité autonome sous le nom de Ptolémaïs. L'histoire tumultueuse de la dynastie fourmille d'anecdotes, mais n'appartient plus en propre à la Cyrénaïque.

D'autres dames n'ont pas accédé à la renommée littéraire, mais nous sont connues par les sources archéologiques, notamment par les inscriptions. Bien souvent, elles sont simplement mentionnées par leur nom, leur patronyme, voire leur fonction, de prêtresse par exemple. Nous sommes parfois en mesure d'établir le *stemma* de leur famille. Les épigrammes, poèmes gravés sur des monuments ou des objets, nous donnent plus de détails. En particulier, dans les épigrammes funéraires, les femmes sont bien présentes. En voici quatre exemples. Les deux premières portent des *nomina* latins, leur famille a donc joui de la citoyenneté romaine.

Stlakkiè, morte l'année de son mariage

Sur une stèle de marbre blanc ornée en haut d'une simple moulure, en lettres soignées du I^{er} s. p.C., *SEG* 53, 205.

Alors que j'entrais dans ma vingt-deuxième année, un funeste destin m'arracha à mon lit désirable, sans que j'aie profité une année entière de mes noces : le jour même où m'échut le dais du mariage, m'échut aussi la poussière, à moi Stlakkiè, lamentablement pleurée ; sous le coup d'un chagrin débilitant, je meurs, ne te confiant, cher époux, que cette seule (enfant).

La fin est un peu ambigüe. On pourrait aussi comprendre, “ne t'ayant causé que ce seul (chagrin)”. Sinon, il s'agirait banalement, comme ci-dessous, d'une mort en couches.

Plauta morte en couches

Stèle de marbre ornée d'une couronne à l'intérieur de laquelle sont sculptés un fuseau et une quenouille. Deux pans de ruban retombent sous la couronne, symbolisant peut-être la production du métier à tisser. Plus bas est gravée l'épigramme, I^{er}/II^e s. p.C. (*SEG* 9, 194). Elle est surmontée d'une mention qui peut se comprendre soit comme une datation (“Année 20”), soit comme l'âge de la défunte (“20 ans”). La formulation du poème ne permet pas de déterminer si Plauta, après avoir heureusement accouché d'un premier enfant, est morte à l'occasion d'une fausse couche ou si son décès est lié à un accouchement gémellaire, l'un des enfants mourant en même temps que sa mère.

Plauta, qui deux fois enfanta mais ne fut qu'une fois mère, Plauta semblable aux déesses, voici le tertre qui l'enferme, décédée du mal d'enfantement : loin de la gloire, dans l'obscurité, les tissus qu'elle trama reposent, de même que son fuseau bavard, auprès de sa sage quenouille et l'on chante autant la renommée de sa vie que la douleur éternelle de son malheureux époux.

Les deux sœurs Parèsia

Deux stèles provenant de la même tombe, fin du I^{er} s. p.C.. En tête, un bref préambule en prose fournit les éléments d'identité. Les poèmes complètent notre compréhension des rapports entre ces deux défrites portant le même nom (“Franchise”). Pour la première, morte en bas âge, le schéma usuel pour une femme, avec l'accomplissement que représente le mariage, est scandé d'une négation lancinante. Une sœur puînée, qui reçut le même nom, vécut plus de soixante ans, bénéficia donc du mariage et manifesta des qualités symbolisées par une palme et une couronne sculptées sur sa stèle. Le poème est une réécriture positive et amplifiée du premier. Analyse et traduction de Fr. Chamoux dans *Etudes d'archéologie classique VII* (Nancy 1991).

A (En prose) *Je suis la fille d'Héphaïstos et d'Acrisios, mon père. J'ai nom Parèsia.*

(En vers) *Tout enfant, je suis descendue aux portes de l'Hadès et je n'ai même pas vu pendant quatre années pleines la douce lumière du soleil. Je n'ai pas vu près de ma maison s'élever le gai tapage des chants bien rythmés. Les sons aigus de la flûte n'ont pas fait résonner mes portiques. Hyménée conduisant le cortège nuptial n'a pas fait retentir la douce mélodie des Muses. Le monde du silence s'est emparé de l'enfant ignorante que j'étais : pour dire quelle est ma famille, je n'ai que les lettres gravées sur une stèle, puisque ma voix s'est tue.*

B (En prose) *Je suis la fille d'Héphaïstos : j'eus Aganthe pour époux et j'inspire à tous du respect. J'ai nom Parèsia.*

(En vers) *Je me suis dépensée en tâches multiples et l'on pouvait toujours compter sur moi. C'est pourquoi mon époux m'a élevé ici cette stèle comme prix de mes mérites, pour faire savoir que j'ai reçu la couronne de toutes les vertus : n'ai-je pas remporté en toutes choses le premier prix ? Et de fait, pour les chœurs formés en mon honneur sous les portiques j'ai vu dans ma maison s'élever le gai tapage des chants bien rythmés. Les sons aigus de la flûte ont fait résonner mes portiques. Conduisant le cortège nuptial, Hyménée éveilla les échos de sa douce mélodie. A plus de soixante ans, je suis descendue dans l'Hadès et désormais moi, la femme parfaite, l'incomparable en tous points, je repose, réduite au silence : la stèle parle pour moi. Qui je fus et de qui je suis née, c'est la stèle qui le dit, car ma bouche est silencieuse.*

La prêtresse Mégô

En dehors des épitaphes, les femmes sont peu présentes dans les épigrammes. Toutefois, on peut mentionner le cas d'une dédicace formulée sur la pierre successivement en prose et par un distique élégiaque. Il s'agit d'une prêtresse d'Artémis, qui fut en fonction la même année qu'un prêtre d'Apollon que nous savons dater en 19/18 a.C. Apollon et Artémis étant les deux grandes divinités civiques de Cyrène, le prêtre d'Apollon était le magistrat éponyme, dont la mention permettait de dater les actes officiels. Et la prêtresse d'Artémis était le premier personnage féminin de la cité. Le préambule en prose nous indique cette fonction, alors que le poème est plus précis en donnant le nom de la mère et flanque les Nymphes d'une épithète ornementale relevant de la tradition littéraire (SECIr 166).

(En prose) *Mégô, fille de Théochrestos, prêtresse la même année que Dionysios fils de Sôtas, a établi cet autel pour les Nymphes.*

(En vers) *Cet autel fut consacré aux Nymphes de l'Achéloos par la noble fille de Théochrestos et de Kritola, Mégô.*

Une jeune impertinente du V^e s. p.C.

D'autres inscriptions permettent des études thématiques sur le statut ou la religion des femmes en général. La céramique figurée, la sculpture ou les objets de toilette nous renseignent sur leur vie quotidienne. Les femmes concernées restent anonymes, tout comme reste anonyme cette parente de Synésios qui fournira mon dernier exemple. Homme de lettres et philosophe cyrénéen (370-413 p.C.), dont ses concitoyens firent un évêque, Synésios nous a laissé, outre quelques œuvres littéraires, une correspondance très vivante, qui supplée heureusement l'absence presque totale des inscriptions de cette époque. Avec une ironie mordante et sans même la nommer, il évoque une sienne jeune parente, qui montra un peu trop nettement que le décès de son oncle la dérangeait dans ses préparatifs de mariage (Syn. Ep. 3). Les reproches explicites et implicites de Synésios nous renseignent sur sa conception de la décence chez une femme, dans sa tenue vestimentaire comme dans son comportement, sur l'organisation des rites funéraires et des cérémonies du mariage. La continuité entre le monde païen et le monde christianisé est frappante. D'ailleurs le cortège de mariage que nous entrevoyons dans cette lettre ressemble fort aux parades qui se déroulent toujours aujourd'hui en Libye, où les festivités de mariage s'étalent sur plusieurs jours et rassemblent toute la communauté.

Catherine Dobias-Lalou, Université de Bourgogne

Sigles employés

SEG : *Supplementum epigraphicum graecum* édité à Leyde.

SECIr : †G. Oliverio, G. Pugliese Carratelli, D. Morelli, "Supplemento epigrafico cirenaico", *Annuario Scuola archeologica di Atene* 39-40 (1961-1962), p. 219-375.